(الإيلاف) AL-ĪLĀF, OU
LES RAPPORTS ÉCONOMICO-DIPLOMATIQUES DE LA MECQUE PRÉ-ISLAMIQUE

Extrait
des
Mélanges Louis Massignon

INSTITUT FRANÇAIS DE DAMAS
1957

(الإيلاف) *AL-ĪLĀF*, OU

LES RAPPORTS ÉCONOMICO-DIPLOMATIQUES DE LA MECQUE PRÉ-ISLAMIQUE

PAR

MUḤAMMAD ḤAMIDULLAH

Origines et débuts de la ville de la Mecque

La tradition indigène les fait remonter au prophète Abraham (né vers 1800 avant l'ère chrétienne). Pour des raisons personnelles, Abraham avait emmené sa femme Hāğar et son nourrisson Ismaël en la vallée de Bakkaḥ (cf. *Qur'ān*, III:90), où s'érigea peu à peu la ville de Makkah (la Mecque). L'emplacement était alors sans doute désert, mais pas entièrement dépourvu d'eau et de bois (Ibn-Hišām, p. 71-72). Le manque d'habitation était responsable de sa qualité de «vallée dépourvue de culture» (*Qur'ān*, XIV:40). Mais Abraham a dû y discerner les éléments nécessaires d'une agglomération humaine rapide, si même la région n'était pas déjà peuplée. Référons-nous au document indigène mecquois, le plus ancien que nous possédons, le Qur'ān, qui dit:

> «Et quand Abraham dit: Seigneur! rends cette ville (*balad*) sûre, et détourne-moi ainsi que mes fils d'adorer les idoles... Seigneur! j'ai établi une partie de ma descendance dans une vallée dépourvue de culture, auprès de Ta maison sanctifiée; Seigneur, (cela) pour qu'ils (les descendants) établissent l'office (*ṣalāt*); fais donc que des cœurs chez les hommes s'inclinent vers eux, et attribue-leur des fruits; peut-être seront-ils reconnaissants».
>
> (XIV:38-40; cf. aussi II:120).

Les sources arabes nous informent que la région était peuplée par les Arabes, nomades évidemment, des grandes et nombreuses tribus des Amalécites (‘Amālīq) — comme nous apprenons d'Ibn-Hišām, p. 39, citant un vers d'Ibn az-Ziba‘rà; cf. aussi as-Suhailīy, I, 51 — celles mêmes dont certaines branches auront déjà peuplé la Palestine avant l'Exode des Israélites. Mais le sort pathétique des Amalécites, si détestés par la Bible, ne nous intéresse pas ici. Les mêmes sources disent qu'une tribu sud-arabique errante, appelée Jurhum, passa bientôt par là, et fut enchantée de trouver l'abondante eau potable de la source — devenue depuis le puits — de Zamzam ainsi que le bois, et sans doute aussi des pâturages (Ibn-Hišām, p. 71-72). Si, dans sa solitude, Hāğar fut heureuse du passage de la tribu, les Jurhumites à leur tour témoignèrent de leur gratitude pour la permission que Hāğar, la première-venue, leur avait donnée de s'y installer, en prenant la petite famille du nourrisson et sa mère sous leur protection et leur hospitalité. D'autres familles ne tarderont pas à s'y rendre, et bientôt l'agglomération prendra la forme d'une petite ville fédérative. Car les familles ne s'entendaient pas entre elles pour avoir un organisme unique de vie municipale. Aux dires d'Ibn-Hišām (*loc. cit.*), les Jurhumites, sous Muḍāḍ-ibn-‘Amr, s'installèrent dans la ville haute; et leurs cousins de la branche de Qaṭūrā', sous as-Sumaida‘, choisirent la ville basse comme demeure, Muḍāḍ imposant la dîme à ceux qui entraient dans la ville par le Nord, et as-Sumaida‘ à ceux qui entraient par le Sud. On parle, plus tard, de guerres intestines, ce qui n'étonnerait personne.

Il serait vain de chercher des données et des détails sur les rapports «diplomatiques» de cette «Cité-État» d'une si lointaine antiquité.

Quoi qu'il en soit, Abraham y revint quelques années plus tard, pour visiter son fils, un jeune garçon. Au témoignage du Qur'ān (II:121 et seq.), Abraham, aidé par Ismaël, y érigea alors un temple, un simple bâtiment cubique, la fameuse Ka‘bah, et en nommant ce temple la «Maison d'Allāh», le dédia au culte du Dieu unique. Le

Qur'ān (III:90) le déclare comme le premier de ce genre au monde, bien avant celui de Jérusalem. Abraham y institua également un pèlerinage, une visite pieuse annuelle. Le culte attira aussi les voisins, et l'importance de la ville ne put que grandir chaque jour.

Au cours des siècles, des nobles et des humbles viendront y rendre leur hommage. S'il y venait des «rois» des différentes régions de l'Arabie, il n'y manquait pas non plus d'étrangers. Les Arabes sont persuadés (cf. AL-‘AINĪY, *Šarḥ al-Buḫāriy*, VII, 365; AL-AZRAQĪY, *Aḫbār Makkah*, et IBN-HIŠĀM, *Tijān*, in loco) que parmi ces visiteurs étrangers il y avait aussi le légendaire roi «bicorne» (Ḏu'l-Qarnain). S'il s'agit là d'Alexandre le Grand, les sources grecques ne viendront pas à notre aide, bien que son voyage de l'Égypte en Inde n'exclue pas la possibilité théorique de cette visite de la part d'un roi superstitieux et idolâtre. La Mecque est bien connue des géographes classiques grecs: Ptolémée, *Geographia*, liv. VI, ch. 7, § 32) en parle sous le nom de Macoraba. D'après Hitti (*History of the Arabs*, éd. 1951, p. 103), le mot vient du sabéen *makuraba*, qui signifie un sanctuaire. (Sans doute faut-il le rapprocher de l'arabe *maqrab* = endroit du *qurb* ou du *qurbān*, c.à.d. l'autel, le lieu de sacrifice religieux). Cela appuie aussi la tradition de l'origine sud-arabique des Jurhumites, qui peuplèrent les premiers la Mecque.

On ne sait pas si un roi sassānide de Perse a aussi visité la Mecque; mais as-Suhailīy (I, 97) nous assure que lors de l'expulsion des Jurhumites de la Mecque, leur chef jeta les trésors offerts à la Ka‘bah dans le puits de Zamzam, qu'il recouvrit pour en effacer toute trace; et que parmi ces trésors il y avait «deux gazelles en or et des épées dites *qala‘iyah* dont Sāsān, roi des Perses, avait fait cadeau à la Ka‘bah; d'après d'autres, il s'agit du roi Sābūr».

LES DIFFÉRENTES DYNASTIES

A part les Jurhumites, dont nous venons de parler, les historiens décrivent la tribu d'Iyād comme régnant à la Mecque (AL-

BALĀḎURĪY, *Ansāb*, I, 22, ms. d'Istanbūl), puis cédant la place aux Ḫuzā'ites. Nous ne savons pas grand'chose sur cette époque. Mais lorsque Quṣaīy, un descendant d'Ismaël, épousa la fille du chef ḫuzā'ite, nous entrons déjà dans une époque historique, bien marquée dans la chronologie. A la mort de son beau-père, Quṣaīy s'empara du pouvoir. La mère de Quṣaīy appartenait à la tribu sud-arabique Quḍā'ah, habitant à cette époque le Nord de l'Arabie. D'après Ibn-Ḥabīb (*Munammaq*, p. 177-80, ms. Lucknow,) ce sont les Quḍā'ites et leurs alliés de la tribu d'Asad qui ont militairement appuyé les prétentions de Quṣaīy. A en croire Ibn-Qutaibah(*Ma'ārif*,p.313),c'est même un empereur byzantin qui aurait aidé Quṣaīy dans cette affaire. S'il en est ainsi, nous pouvons la situer sous le règne de Théodose I (379-95) ou de son fils Arcadios (395-408). Il se peut que le nouvel empire byzantin, qui venait de se séparer de l'empire romain, ait cherché ainsi à consolider et même étendre son autorité. Quoiqu'il en soit, Quṣaīy réorganisa la vie municipale, et la Cité-État fut dotée de nombreuses institutions, dont certaines sont expressément attribuées à Quṣaīy comme ses propres innovations (taxe de *rafādah* par ex.).

Le gouvernement de la Mecque

La Cité-État de la Mecque était, comme tous les États, indépendante, et jouissait des attributs de la souveraineté intérieure aussi bien qu'extérieure: elle concluait des traités avec les étrangers et entretenait tous autres rapports avec eux sans recours à aucune autorité en dehors des organismes étatiques de la Mecque.

Pour nous borner à la diplomatie et aux rapports avec l'étranger, il y a tout d'abord le fonctionnaire, héréditaire dit-on, chargé de la diplomatie (*safīr-munāfir*). On ne sait pas exactement la date de l'institution de cet officier à la Mecque, mais, pour l'époque pré-islamique, les auteurs classiques nous en ont conservé des souvenirs. Ainsi Ibn-'Abd-Rabbih (m. 940) dans son *al-'Iqd al-Farīd*, II, 46, (éd. Būlāq, 1293 H.), et al-Maqrīziy dans son *al-Ḫabar 'an al-Bašar*, IV, 88-90, ms. du Caire) nous racontent — le premier auteur d'après Ibn al-Kalbīy — qu'avant l'Islam, il y avait à la Mecque une oligarchie, où un Conseil des Dix s'occupait du gouvernement. Parlant du «ministre des affaires étrangères», ils nous disent: «Si une guerre éclatait, on envoyait 'Umar comme ambassadeur plénipotentiaire; si une autre tribu défiait la priorité des Quraišites, c'était également lui qui allait proclamer les gloires, les mérites et les priorités des Quraišites (*munāfir*), et les Quraišites consentaient à tout ce qu'il disait». Les auteurs sont d'accord pour dix familles de nobles mecquois, et que cela a duré jusqu'à la veille de l'Islam, 'Umar étant le dernier à remplir les fonctions dont nous venons de parler.

Dans sa grande histoire de la ville de la Mecque (*Aḫbār Makkah*, p. 107), al-Azraqīy nous entretient d'un autre fait au sujet des rapports étrangers. Il dit que lorsque le temple de la Ka'bah un jour prit feu, et que ses murs ainsi affaiblis furent par la suite démolis par les pluies torrentielles et l'inondation, on pensa à le reconstruire. Les pluies sur la terre étaient accompagnées d'une tempête sur la mer, et un navire byzantin, allant au Yémen, s'écrasa devant le port de Šu'aibah (Jiddah moderne). Les Mecquois achetèrent les épaves, surtout le bois, et «permirent aux voyageurs du bateau d'entrer dans la ville de la Mecque, d'y vendre ce qu'ils avaient pu sauver, sans payer les dîmes. Les Mecquois avaient l'habitude d'assujettir aux dîmes les commerçants byzantins qui venaient chez eux, tout comme les Byzantins les assujetissaient aux dîmes, s'ils entraient dans leurs territoires». L'incident date de l'année 605, de l'époque, où le Prophète avait 35 ans, mais il n'y a pas de doute qu'il s'agit d'une coutume déjà ancienne du droit international réciproque de la Mecque.

Référons-nous enfin à un autre fait de quelque importance pour notre thème: Dans l'antiquité, la Mecque se trouvait sur la grande route internationale du commerce entre l'Occident et l'Orient. Les produits du Yémen, et même de l'Inde, passaient par

la Mecque à destination de la Syrie et de Constantinople. Cela ne pouvait se faire sans l'autorisation des habitants du territoire du transit, y compris la Cité-État de la Mecque. D'autre part, les Arabes, y compris les Mecquois, se rendaient à l'étranger pour des buts commerciaux, et les grands parmi eux rencontraient souvent les hauts fonctionnaires de la localité de leur séjour. Les poètes surtout se rendaient aux cours des rois, pour chanter leurs éloges. Il y a des chapitres particuliers dans les ouvrages d'Ibn-'Abd-Rabbih et autres, décrivant les *wafādāt* ou ambassades des Arabes, dans leur qualité individuelle bien entendu. Nous voyons les magnats mecquois auprès du Négus d'Abyssinie, Chosroès d'Irān, gouverneurs d'Égypte, rois du Yémen, de Ghassān et de Ḥirah, etc.

Il y a une ambassade qui est célèbre dans les annales arabes pré-islamiques, sous le nom d'*al-īlāf*. Personne en Occident ne semble avoir étudié la question jusqu'à maintenant, malgré les données abondantes sur le sujet.

Al-Īlāf :

Rappelons tout d'abord qu'il y a tout un chapitre, bien qu'assez court, dans le Qur'ān, nommé indifféremment «chapitre d'al-Ilāf » ou «chapitre d'al-Quraiš». En voici la traduction intégrale:

«Par le nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux.
A cause de l'*īlāf* des Quraišites,
De leur *īlāf*: la caravane d'hiver et d'été!
Qu'ils adorent le Seigneur de ce Temple,
Qui les a munis contre la faim,
Et les a mis à l'abri d'une crainte!»
(*Qur'ān*, CVI:1-5).

Qu'est-ce que cet *īlāf*? Reportons-nous d'abord à un historien classique, Ibn-Ḥabīb (m. 245 H.), qui nous dit dans son grand ouvrage *Kitāb al-Muḥabbar* (p. 162): «*Al-īlāf*, ce sont des pactes». As-Suhailīy (I, 48) est aussi d'accord là dessus, et cite de nombreuses autorités. Les lexicographes ne le méconnaissent pas non plus. Le sens initial de la racine (*a-l-f*) signifie l'amitié, la conciliation; et, comme verbe transitif, *īlāf* ne peut signifier autre chose que «faire l'amitié entre deux personnes». Les grands dictionnaires *Lisān al-'Arab* et *Tāj al-'Arūs* (§ a-l-f) sont d'accord avec Ibn-Ḥabīb que le terme *īlāf* signifie dans le Qur'ān des pactes, des traités, et, par extension, même des chartes, si on le veut. Cependant comme nom propre, ce terme s'applique seulement aux pactes conclus par certains magnats mecquois avec les souverains voisins, comme nous allons le voir. Ce sens est fortifié d'autant plus par le fait que certains historiens ont désigné ces pactes par les synonymes *'iṣam* et même *'uhūd*, qui signifient assurances, protections, contrats.

Le récit des pactes en question

Al-Ya'qūbīy (I, 280-282) nous dit: Les Quraišites de la Mecque souffraient de la misère, et les affaires de leurs commerçants ne dépassaient pas les limites de la ville. Lors d'une année particulièrement dure, aggravée par une disette, Hāšim entreprit un voyage de commerce en Syrie. La nouvelle du comportement du chef de la caravane parvint jusqu'à l'empereur, pour dire qu'il se distinguait par la générosité, l'hospitalité et autres vertus. Pour satisfaire sa curiosité, l'empereur appela Hāšim, et lui accorda audience puis consentit à lui donner la permission de mener les caravanes de commerce en Syrie pour y vendre les produits de son pays, tels que les peaux du Ḥijāz et les tissus (du Yémen?). Lors de son retour, Hāšim conclut des pactes avec les différentes tribus qui habitaient sur la route allant de la Mecque jusqu'au territoire byzantin. L'auteur ajoute que Hāšim conclut un pacte semblable avec le Négus d'Abyssinie, et qu'après la mort de Hāšim, ce fut son frère 'Abd-Šams qui se rendit en Abyssinie pour renouveler la charte.

Dans son ouvrage *Munammaq* (ms. de Lucknow, p. 22-27, ch. *Ḥadīṯ al-Īlāf*), Ibn-Ḥabīb nous donne plus de détail, et cela d'après Ibn al-Kalbīy. Il cite la conversation entre Hāšim et l'empereur, où le chef mecquois dit à son interlocuteur que, s'il apportait les

produits du Hijāz, l'élimination des intermédiaires vaudrait une réduction des prix de vente فهو ارخص عليكم (*fa-huwa arḫaṣ ʿalaikum*). Après l'obtention de la permission de l'empereur, Hāšim rentra à la Mecque, organisa une grande caravane de commerce, et la conduisit en Syrie. Selon cette source, Hāšim mourut à Ghazzah (Palestine) lors de ce (deuxième) voyage, et c'est là même qu'il fut enterré. L'auteur dit également que, pour un pareil but, al-Muṭṭalib, frère de Hāšim, entreprit le voyage du Yémen, et il mourut à Radmān (Yémen). Le troisième frère, Naufal, conduisit les caravanes en Iraq, pour lesquelles l'empereur de Perse lui avait octroyé la permission. Naufal dut mourir et être enterré à Salmān, en Iraq. C'est seulement le quatrième frère, ʿAbd-Šams qui, malgré ses voyages caravaniers en Abyssinie, put mourir à la maison, à la Mecque. C'est de tout cela que le poète Maṭrūd al-Ḫuzāʿīy parle dans son élégie:

«Une tombe à Salmān, une tombe
A Radmān, et une tombe à Ghazzāt (Ghazzah);
Et l'un qui est mort
Près d'al-Ḥajūn à l'Est des collines Ṯaniyāt.»

De son côté, Ibn-Saʿd (1/1, p. 43-46) nous conserve le récit d'après plusieurs sources. D'après al-Kalbīy, le frère aîné, al-Muṭṭalib, obtint du Négus d'Abyssinie, Hāšim d'Héraclius de Syrie — (*sic*! comme si c'était le titre générique des empereurs de Byzance) — et Naufal du Kisrà de l'Irāq, la permission de mener les caravanes de commerce dans leurs territoires respectifs. Selon la narration d'Ibn-ʿAbbās, en hiver, les caravanes allaient en Yémen; et en été, elles allaient à Ghazzah, et même jusqu'à Ancyre (Ankara). Plus loin, cet auteur précise que l'empereur non seulement accorda à Hāšim la permission de mener les caravanes quraišites en territoire byzantin, mais également il lui remit une lettre de recommandation pour le Négus, dans laquelle l'empereur suggérait au roi d'Abyssinie de donner un pareil consentement aux commerçants mecquois. Notre source ajoute que Hāšim conclut des pactes avec

les tribus habitant sur la route intermédiaire, d'après lesquels il fut consenti que les Quraišites transporteraient les marchandises à vendre, appartenant à ces tribus, jusqu'aux marchés byzantins, et leur remettraient le prix réalisé, sans pour autant les charger des frais ou déduire des commissions. L'auteur précise en outre que Hāšim épousa, lors de son dernier voyage, après l'autorisation byzantine, une jeune veuve à Médine, avant de se rendre en Palestine où il mourut subitement. Quelques mois plus tard naquit un fils, ʿAbd al-Muṭṭalib.

L'historien aṭ-Ṭabarīy (I, 1089) rapporte que Hāšim conclut le pacte avec les fonctionnaires «romains et ghassānides» de Syrie; qu'un frère de Hāšim, à savoir ʿAbd-Šams, fit le voyage d'Abyssinie pour traiter également avec le Négus; un autre frère, Naufal, se rendit en Irāq auprès de l'empereur persan, pour obtenir une pareille permission quant à l'Iraq et le territoire persan; et un autre frère, al-Muṭṭalib, alla conclure des pactes semblables avec le souverain ḥimyarite du Yémen. 262-4

Le *Kitāb al-Munammaq* d'Ibn-Ḥabīb (p. 169-70) a un deuxième chapitre sur le même sujet, sous le titre «Récit des deux voyages annuels», et il cite al-Kalbīy pour dire que les Quraišites avaient d'abord l'habitude de voyager deux fois chaque année: au Yémen en hiver, et en Syrie en été. Graduellement cela leur parut pénible (étant devenus riches? ou parce que les principaux magnats étaient devenus vieux?). Alors les habitants de Tabālah et de Juraš, ainsi que de certaines régions côtières du Yémen commencèrent à assurer le transport des marchandises jusqu'à la Mecque: les commerçants terrestres apportaient jusqu'à al-Muḥaṣṣab (banlieue Sud-Est de la Mecque), et les commerçants maritimes jusqu'à Jiddah. C'est ainsi que les Mecquois s'épargnèrent la fatigue de faire deux voyages chaque année. Mais il arriva que la famine les toucha pendant plusieurs années de suite, et tous leurs capitaux furent épuisés. C'est alors que Hāšim entreprit le voyage de Syrie, y acheta une grande quantité de pains, et, rentrant à la Mecque, il adoucit ses pains

(devenus secs par le long voyage) dans une soupe chaude, et fêta les Mecquois; d'où son titre *Hāšim* (ce qui veut dire: celui qui brise en petits morceaux), dont le vrai nom était 'Amr.

Le commentateur du Qur'ān Niẓāmuddīn al-Qummīy (sous le chapitre 106) ajoute à son tour que les commerçants maritimes, cités plus haut, étaient en effet des Abyssins, et que les Mecquois amenaient les ânes jusqu'à Jiddah, pour transporter les denrées débarquées jusqu'à la Mecque.

Ces commerçants abyssins semblent avoir élargi plus tard leur activité, et transportèrent jusqu'à la Mecque même leurs importations. Citons un petit incident, rapporté par al-Balāḏūrīy (*Ansāb*, II, 425) et par Ibn-'Abd-Rabbih (*'Iqd*, II, 47), disant qu'une fois, pendant une disette, les commerçants abyssins apportèrent des marchandises à la Mecque, où certains jeunes gens les pillèrent aussitôt. Les Quraišites eurent peur des conséquences, surtout de la cessation de pareilles importations si indispensables. Ils s'excusèrent donc auprès du Négus, lui livrant même quelques otages pour le rassurer sur leur bonne foi. Le Négus Abū-Yaksūm (c.à.d. le roi de la dynastie d'Axoum) traita ces otages avec bonté.

Il n'y a rien de particulier chez Ibn-Hišām (p. 36-38, 87-89, et 113-114). Il résume l'histoire, et cite certains vers. Quant à son commentateur as-Suhailīy (I, 48, 94-97, 117), lui non plus, il n'ajoute pas grand'chose à ce que nous connaissons déjà. Il est toutefois à remarquer que, d'après cet auteur (p. 48), c'est le roi d'Égypte, et non pas celui du Yémen, dont on avait obtenu la permission et la protection des caravanes.

Al-Balāḏūrīy (*Ansāb*, I, 26, § Hāšim) est bref, et dit que Hāšim obtint les *'iṣam* (protections ou assurances) de la part des rois de Syrie, etc.

Enfin al-Mas'ūdīy (*Murūj*, III, 121-122) dit: «Les Quraišites obtinrent l'*īlāf* de la part des rois, et cela signifie l'assurance (*amn*)». Puis il cite les vers de Maṭrūd al-Ḫuzā'īy, où le mot *'ahd* a été employé pour désigner les mêmes pactes.

Situation chronologique et identification des rois

Comme nous venons de le voir, l'unanimité est faite pour attribuer cette activité économico-diplomatique à Hāšim, arrière grand-père du Prophète. Les sources ne nous en donnent pas la date précise, mais cela ne serait pas trop difficile à déterminer.

'Abd al-Muṭṭalib, grand-père du Prophète, mourut lorsque celui-ci avait huit ans (Ibn-Hišām, p. 108). Al-Balāḏūrīy (*Ansāb*, I, 36-37) a réuni plusieurs récits concernant l'âge de 'Abd al-Muṭṭalib lors de sa mort: 82, 88 ou 110 ans, ce dernier chiffre émanant d'al-Wāqidīy. Ibn-Ḥabīb (*Muḥabbar*, p. 174) et quelques autres auteurs parlent même de 140 ans, ce qui nous paraît un peu excessif. Nous soutenons donc la moyenne, l'âge de 110 ans, qui est généralement accepté, étant donné que d'après les sources, 'Abd al-Muṭṭalib était devenu aveugle en raison de son âge avancé (*Ansāb*, I, 37; *Muḥabbar*, p. 296).

Cela place la naissance de 'Abd al-Muṭṭalib en l'an 468 de l'ère chrétienne, et la mort en l'an 578 (le Prophète étant né en 570 et ayant 8 ans à la mort de son grand-père). Et comme nous venons également de le voir, 'Abd al-Muṭṭalib naquit environ un an après la conclusion du pacte avec les autorités byzantines. Cela fixe la date, à savoir 467.

Qui sont donc les rois en question?

A Byzance, cela coïncide avec le règne de Léon I (Léon le Grand), qui resta sur le trône entre 457 et 474. Il se distingua par des guerres en Afrique. Les rapports avec la Perse étant pacifiques à cette époque, le pays pouvait naturellement se livrer aux activités économiques de toutes sortes. Successeurs des Romains, les Byzantins avaient occupé l'Égypte, et, dit-on, peu à peu avaient transféré les transports commerciaux sur les voies maritimes. Les guerres d'Afrique exigeaient évidemment toutes les ressources maritimes pour transporter les armées et les armes. Pour s'assurer des produits si recherchés du Yémen, de l'Inde et de l'Orient en général, il est

compréhensible qu'on pensa de nouveau au commerce terrestre, et qu'on renouvela les anciennes caravanes passant par la Mecque.

Quant aux rois ghassānides de Syrie, sous protection byzantine, il m'est malaisé de fixer le roi contemporain de cet événement. Malgré leurs rapports étroits avec un pays si civilisé et développé quant à l'historiographie, les données grecques ne nous renseignent pas beaucoup. L'exposé de Nöldeke (dans son *Ghassanischen Fürsten aus dem Haus Ǵafna's*, Berlin 1887), malgré l'érudition de ce savant, reste obscur et confus sur ce point. Il s'agit probablement de l'un de ces nombreux Arétas (Ḥāriṯ), qui contrôlaient les marchés de Bostra (Buṣrā) et de Ghazzah, où les Bédouins de l'Arabie se rendaient en grand nombre.

La date 467 nous fait rencontrer en Iran l'empereur Pērūz (qui régna de 455 à 482 d'après Nöldeke et Christensen; mais de 459 à 484 d'après Ibn-Ḥabīb, *Muḥabbar*, p. 361 et seq.). Le passage suivant sur ce roi nous peut fournir les raisons de la bonne disposition du roi envers les importateurs des denrées de l'étranger:

«Lors de son règne une famine frappa le peuple, mais il s'en occupa très bien: il distribua tout ce qu'il avait dans les trésors de l'État, s'abstint de percevoir les impôts, et administra de la meilleure façon possible. Personne ne mourut donc de faim pendant ces années de famine, à l'exception d'un seul homme... D'après d'autres narrateurs, la famine persista pendant sept ans consécutifs: les eaux des canaux et des sources baissèrent, les arbres et les bois des forêts séchèrent, l'agriculture et les plantes moururent en général dans les plaines comme dans les montagnes, les oiseaux et les bêtes sauvages périrent de faim, les animaux domestiques furent affamés, au point que personne ne pouvait les charger pour transporter quoi que ce soit; l'eau du Tigre diminua et en général les habitants du pays furent touchés par la famine, par le manque d'alimentation, par la pénurie et par les difficultés de toutes sortes. Le roi (Pērūz) écrivit donc à tous ses sujets, les informant qu'il les dispensait des impôts fonciers, des taxes de capitation (*jizyah*), des taxes spéciales (*nā'ibah*) et des corvées; qu'il les laissait leurs propres maîtres, et qu'il leur ordonnait de faire l'effort nécessaire pour trouver des denrées et pour se soutenir. Il leur adressa un autre écrit, en leur demandant de sortir les provisions cachées, ou emmagasinées ou autres, servant à la nourriture des gens, d'observer l'égalité, de renoncer aux préférences et d'égaliser la condition des riches et des pauvres, des gens de haute ou de basse classe, égale pour les uns et les autres. Il les avertit que, si quelqu'un mourait de faim, il punirait tous les habitants de la ville, du village ou de l'endroit où cette mort aurait lieu, et qu'il leur infligerait une sévère punition. Pērūz administra ses sujets dans cette famine de façon que personne ne mourut de faim, sauf un seul homme dans la région du district «Ardšīr Ḫurrah wa Fairūz». Puis le roi se tourna vers Dieu, et il L'implora pour qu'Il envoyât des pluies. Dieu exauça ses prières, et le pays redevint comme auparavant avec l'abondance d'eaux, et les arbres s'améliorèrent» (Aṭ-Ṭabarīy, I, 872-4; cf. aussi Christensen, trad. franç., p. 285-6).

Quant au roi du Yémen, il s'agit probablement du roi Tubba' ibn Ḥassān ibn Tubba', qui avait comme lieutenant le grand chef kindite al-Ḥārit ibn 'Amr (grand-père du poète Imru'ul-Qais ibn Ḥujr). Aṭ-Ṭabarīy (p. 881-2) nous en parle en ces termes: «Il rentra sain et sauf après avoir été égaré par des djinns (esprits). Il était le plus grand connaisseur de l'astrologie, le plus sage des savants de son époque, et celui qui avait le plus à raconter sur ce qui s'était passé et sur ce qui se passerait à l'avenir. Il devint roi sous le nom Tubba' ibn Ḥassān ibn Tubba' ibn Malkikarib ibn Tubba' al-Aqran. Les Ḥimyarites (de l'Arabie du Sud) et les Arabes le redoutaient beaucoup. Il nomma son neveu (fils de sa sœur) al-Ḥāriṯ ibn 'Amr ibn Ḥujr al-Kindiy commandant d'une grande armée, et l'envoya vers le pays des tribus de Ma'add et vers la ville de Ḥīrah et la région environnante. Celui-ci se rendit chez (le roi de Ḥīrah) an-Nu'mān ibn Imri'il-Qais (appelé aussi Ibn aš-Šaqīqah), combattit contre lui et le tua ainsi qu'un certain nombre des membres

de sa famille, et mit en déroute son armée. Seul (le fils du roi), al-Mundir ibn an-Nu'mān le Grand—dont la mère était Mā'us-Samā' de la tribu de Namir — échappa au massacre. Le royaume de la dynastie d'al-Mundir s'évanouit, et al-Ḥāriṯ ibn 'Amr al-Kindīy s'empara de ses possessions». Ce chef régna pendant de longues années, et envoya ses fils pour arracher le pouvoir aux Ghassānides en Syrie. Parlant de lui, Olinder (dans: *The Kings of Kinda of the Family of Akil al-Murār*, Lund, 1927, p. 28) relève ce qui suit: «Le prince ḥimyarite dont il est question ici, est d'après Hartmann, *Arabische Frage*, p. 497, Šaraḥbīl Yakkuf, fils de Šaraḥbīl Ya'fur, connu par une inscription datée de l'an 467, cf. GLASER, *Zwei Inschriften*, p. 26». (Il est question de Šaraḥbīl Ya'fur aussi dans *Les Inscriptions du Yémen relevées par M. Aḥmed Fakhry* de G. RYCKMANS, in *Muséon*, t. LXI, 3-4, 1938, p. 233). Cette hypothèse semble se confirmer par le fait que lors de la foire annuelle de Rābiyah, en Ḥaḍramaut, «les Quraišites prenaient des escortes chez les Banū Ākil al-Murār, tandis que le reste des visiteurs étaient conduits par les escortes des Āl Masrūq ibn Wā'il de Ḥaḍramaut. Les deux tribus fournissaient les escortes gratuitement, mais grâce aux Quraišites, les Banū Ākil al-Murār triomphèrent de toutes les autres tribus» (*Muḥabbar*, p. 267; AL-MARZŪQĪY, *al-Azminah w' al-Amkinah*, II, 165).

Quant à l'Abyssinie, nous savons que la grande dynastie axoumite régnait sur le pays à cette époque, mais on ne connaît pas encore grand'chose sur l'histoire de ces rois, à l'époque qui nous occupe. Jugeant par les rapports d'une époque postérieure, il n'y a rien d'invraisemblable dans les faits cités sur l'Abyssinie par les auteurs arabes.

Reste l'Égypte, dont parle seul as-Suhailīy. S'il n'y a pas une petite confusion ou même faute de copiste, il faudrait y voir un gouverneur grec. Dans les époques postérieures, on rencontre les Mecquois se rendant fréquemment dans la métropole d'Égypte, comme commerçants, mais il n'est pas question d'un «roi» d'Égypte comme nous le dit as-Suhailīy.

ORGANISATION DU COMMERCE MECQUOIS

On ne saurait jamais trop admirer cette vaste et étonnante chaîne de rapports internationaux, forgée par les magnats mecquois. Cela ne pouvait pas se faire sans des traditions anciennes et des expériences séculaires dans le domaine. Les rapports noués et le chartes obtenues ne restèrent pas lettre morte sans lendemain. Que c'était par contre une réalité vivante, le témoignage nous en est fourni par le même historien classique Ibn al-Kalbīy, lorsqu'il décrit les «Foires des Arabes», en Arabie aussi bien qu'à l'étranger, où les Arabes se rendaient régulièrement (cf. IBN-ḤABĪB, *Muḥabbar*, p. 263-8; AL-MARZŪQĪY, *al-Azminah*, II, 161-8; AL-YA'QŪBĪY, *Tārīḫ*, I, 313-5). Nous y lisons que les Mecquois se rendaient dans les possessions persanes et byzantines, et qu'ils y rencontraient des Indiens, des Chinois et autres peuples encore en plus des commerçants du pays. Ces foires étaient une institution permanente, ayant lieu à des époques déterminées chaque année, faisant le tour de l'Arabie, y compris la Palestine et l'Iraq du Sud. Ces foires commençaient dans le Nord, au début de l'année, puis dans les mois suivants avaient lieu dans l'Est, puis dans le Sud, puis dans l'Ouest vers la fin de l'année. De plus un système efficace d'escortes assurait la protection de la vie et des biens des caravaniers. Obtenir la sécurité dans les différentes régions de l'Arabie impliquait évidemment une activité diplomatique préalable. Jointe à cela se trouvait l'institution des Mois de la Trêve de Dieu (*ašhur ḥurum*), rendant deux fois par an la région de la Mecque accessible en toute sécurité aux habitants de toutes les régions de l'Arabie: pendant trois mois de suite, lors du Grand Pèlerinage (*al-ḥajj al-akbar*), et pendant un mois, lors du Petit Pèlerinage (*al-ḥajj al-aṣghar* ou *al-'Umrah*). Quant aux Mecquois eux-mêmes, la fameuse institution de *Basl* (cf. IBN-HIŠĀM, p. 66; *Qāmūs*, § *b-s-l*) leur assurait huit mois — en plus des quatre mois sus-mentionnés, comme nous le croyons — de sécurité, c'est-à-dire l'année tout entière pour voyager à leur gré dans les différentes

parties de l'Arabie, sous la domination de diverses tribus, indépendantes les unes des autres. Ce privilège consenti à l'origine à certaines familles mecquoises seulement, pouvait être utile à tout le monde, en ce sens qu'on pouvait obtenir les services d'un membre quelconque des familles privilégiées pour escorter les caravanes des autres, moyennant paiement de certains droits coutumiers.

Rappelons encore une fois le chapitre CVI du Qur'ān, concernant l'*īlāf*, où Dieu rappelle aux Quraišites de la Mecque comment Il leur a donné et les richesses et la sécurité!

Conclusion

De tout cela, on a le droit, pensons-nous, de conclure que l'Arabie était déjà économiquement fédérée avant l'Islam, préparant ainsi la voie à l'unification politique, œuvre du Prophète, bénie soit sa mémoire. Cela démontre aussi la vaste et fructueuse activité diplomatique des Quraišites de la Mecque, dépassant même les frontières aussi bien ethniques que géographiques et politiques.

On est libre de rejeter tous ces récits comme imaginaires, mais nous n'avons voulu que réunir des données documentées qui sont restées éparses jusqu'à maintenant. Les documents valent en tout cas mieux que la reconstruction fictive de pure fantaisie, prenant les désirs pour des réalités. Pour nous, il y a peut-être dans ces données arabes quelques exagérations, mais elles ne sont pas sans un fondement réel.

Le *Kitāb al-Munammaq* d'Ibn-Ḥabīb n'étant encore ni édité ni facilement accessible aux savants, nous jugeons utile de reproduire textuellement deux de ses passages sus-mentionnés:

حديث الإيلاف

عن ابن الكلبي قال: كان من حديث الإيلاف أن قريشا كانت تجارا، وكانت تجاراتهم لا تعدو مكة. إنما يتقدم عليهم الأعاجم بالسلع، فيشترون منهم، ثم يتبايعونه بينهم ويبيعون من حولهم من العرب. فكانت تجارتهم كذلك حتى ركب هاشم بن عبد مناف إلى الشأم، فنزل بقيصر. واسم هاشم يومئذ عمرو. فكان يذبح كل يوم شاة فيصنع جفنة ثريد، ويدعو من حوله فيأكلون. وكان هاشم [فيما] زعموا أحسن الناس عصبا وأجمله. فذكر لقيصر وقيل: هٰهنا رجل من قريش يهشم الخبز ثم يصب عليه المرق ويفرغ عليه اللحم. وإنما كانت الأعاجم تصنع المرق في الصحاف، ثم يوتدم بالخبز. فلذلك سمي عمرو هاشما. وبلغ ذلك قيصر، فدعا به. فلما رآه وكلمه، أعجب به. [فكان] يرسل إليه فيدخل عليه. فلما رأى مكانه منه، قال له هاشم: «أيها الملك، إن لي قوما، وهم تجار العرب. فان رأيت أن تكتب لهم كتابا تؤمنهم وتؤمن تجاراتهم فيقدموا عليك بما يستظرف من ادم الحجاز وثيابه فيكونوا يبيعونه عندكم فهو أرخص عليكم». فكتب له كتابا بأمانٍ من أتى منهم من أشرافهم إيلافا. فايلافا [؟ فالإيلاف] أن يأمنوا عندهم في أرضهم بغير حلف عليهم. وإنما هو أمان الناس. وعلى أن قريشا تحمل لهم بضائع فيكفونهم حملانها ويردون اليهم رأس مالهم وربحهم. فهذا الإيلاف ممن بينه وبين الشام. حتى قدم مكة فأتاهم بأعظم شيء أتوا به. فخرجوا بتجارة عظيمة.

وخرج هاشم يجوزهم ويوفيهم إيلافهم الذي أخذ لهم من العرب . فلم يبرح يوفيهم ذلك ويجمع بينهم وبين أشراف العرب حتى ورد بهم الشأم وأحلّهم قراها . فمات في ذلك السفر بغزّة من الشأم... [حذفنا المراثي] .

فلما مات هاشم ، خرج المطلب بن عبد مناف إلى اليمن فأخذ من ملوكهم عهدا لمن تجر قبلهم من قريش . ثم أقبل يأخذ الإيلاف ممن مرّ به من العرب حتى أتى مكة على مثل ما كان هاشم أخذ . وكان المطلب أكبر ولد عبد مناف . وكان يسمى الفيض . فهلك المطلب بردمان من اليمن وهو راجع إلى اليمن .

وخرج عبد شمس بن عبد مناف إلى ملك الحبشة فأخذ منه كتابا وعهدا لمن تجر قبله من قريش . ثم أخذ الإيلاف ممن بينه وبين العرب حتى بلغ مكة . وهلك عبد شمس بمكة ، فقُبر بالحجون . وكان أكبر من هاشم .

وخرج نوفل بن عبد مناف وكان أصغر ولد عبد مناف... فخرج إلى العراق فأخذ عهدا من كسرى لتجار قريش . ثم أقبل يأخذ الإيلاف ممن يمرّ به من العرب حتى قدم مكة . ثم رجع إلى العراق فمات بسلمان من أرض العراق .

وكان بنو عبد مناف هؤلاء أول من رفع الله به قريشا . لم تر العرب مثلهم قط أسمح ، ولا أعلم ، ولا أعقل ، ولا أجمل . إنما كانوا نجوما من النجوم...

حديث الرحلتين

الكلبي ، قال : كانت قريش تعودت رحلتين : إحداهما في الشتاء إلى اليمن ، والاخرى في الصيف إلى الشأم . فمكثوا بذلك حتى اشتد عليهم الجهد . وأخصب تباله وجرش وأهل ساحل البحر من اليمن . فحمل أهل الساحل في البحر . وحمل أهل البر على الإبل . فأرفأ أهل الساحل بجدة ، وأهل البرّ بالمحصّب . فامتار أهل مكة ما شاءوا ، و كفاهم الله الرحلتين كانوا يرحلون إلى اليمن والشأم . فأنزل الله عزّ وجل : « لإيلاف قريش إيلافهم . رحلة الشتاء والصيف » وقوله : « آمنهم من خوف » ، يريد خوف العدو وخوف الجذام . فليس في الأرض قرشي جذّم . وإيلاف قريش يعنى دأب قريش رحلة الشتاء والصيف . فأصابت قريشا سنوات ذهبن بالأموال . فخرج هاشم إلى الشأم . فأمر بخبز كثير ، فخبز له . فحمله في الغرائر على الإبل حتى وافى مكة . فهشم ذلك الخبز ، ونحر تلك الإبل ثم طبخها وألقى تلك القدور على ذلك الخبز ، فأطعم أهل مكة وأشبعهم . وكان ذلك أول الحيا...

Muḥammad Ḥamidullah